

Nous ne le redirons jamais assez, notre époque se caractérise par l'usage intensif sur nos médias d'un arsenal propagandiste qui ne doit rien au hasard. Il s'agit plus probablement de stratégies réfléchies par des groupes d'intellectuels, extrêmement qualifiés en matière de communication, et concentrant tout leur savoir-faire au service de la grande cause libérale et mondialiste. Les mercenaires d'antan vendaient leurs bras et leurs armes au plus offrant mais risquaient tout de même de perdre leur vie au combat, mais les mercenaires du cerveau des grands « think tanks » actuels risquent tout au plus de perdre leur âme. On peut supposer que l'enrichissement sensible de leurs comptes en banque rend finalement supportable l'extrême cynisme dont ils font profession.

Parmi tout l'arsenal dont ils disposent pour semer le trouble dans nos esprits et pratiquer la contre-information systématique, **l'inversion tient un rôle privilégié.** De ce point de vue, les années Sarkozy nous ont appris beaucoup. Nous avons découvert que les pensées de soixante-huit étaient devenues « archaïques », que la gauche était devenue hostile aux réformes et donc, de ce fait, devenue « conservatrice », que les personnes qui avaient refusé de voter pour la Constitution Européenne (parce qu'ils l'avaient jugée bien trop libérale) étaient en réalité des « réactionnaires », notamment parce que l'extrême-droite s'y était, elle aussi, opposée, tout comme certains écologistes, prônant une refonte drastique du système capitaliste, devenaient soudain « dirigistes » ou « antidémocrates », et ainsi de suite jusqu'au malaise généralisé.

Se faire traiter de « conservateur » par les ultra-libéraux pourrait au premier chef paraître comique, hélas, nous aurions pourtant grand tort d'en rire. **N'oublions pas que pour l'ultra-libéralisme, le contrôle des classes instruites est une question de première importance.** En effet, ces personnes occupent la plupart des petits à moyens postes de décision de la nation. **Egarer ces personnes, c'est égarer la nation toute entière.**

Or, à priori, il est difficile d'égarer de telles personnes, puisque ces dernières ont été éduquées, instruites, et donc à même de se faire une opinion, du moins intellectuelle, concernant les affaires du monde. Les nouvelles générations n'auront pas ce problème. L'enseignement qu'elles reçoivent (et recevront demain) sera prodigué de telle façon, en jouant subtilement de l'édulcoration et de la spécialisation, qu'elles parviendront à l'âge adulte sans développer aucun sens critique ni capacité d'analyse en profondeur du monde qui les entoure. Reste à résoudre le problème des générations antérieures, éduquées à des époques, où, au contraire, l'enseignement se préoccupait encore d'ouverture, de pluralisme, et de critiques sociales.

Nos petits génies des Think Tanks se sont, visiblement, beaucoup renseigné sur ces générations et ils n'ont pas tardé à y découvrir des failles multiples. En premier l'extrême conformisme qui les caractérise. Plus personne ne s'en étonne, **en effet, mais rarement des générations historiques auront accompli un tel grand écart social.** Après avoir massivement participé à l'une des plus spectaculaires remise en cause du, et des systèmes, disons de 1958 à 1978, ces générations se sont également massivement intégrées à un nouveau système, infiniment plus pervers et cynique que celui dont elles avaient désiré la disparition. Il faut dire qu'elles s'étaient attaquées à un système qui, s'il ne s'était pas modernisé sur la forme, affichait malgré tout une santé insolente, et qui disposait de toutes les ressources financières disponibles pour « redresser la situation ».

En effet, jusqu'en 1973, le système capitaliste fonctionnait à plein et aux Etats-Unis, les ressources financières issues de l'effort de guerre (1940-1955) trouvaient alors à se réinvestir dans toutes les directions.

En France, au lendemain de 1968, la droite se réinstalle confortablement au pouvoir, et l'arrivée de la gauche en 1981, dans un contexte économique déjà libéralisé, ne changera rien sur le fond. Cela explique que la génération de 1968 et celle qui l'a immédiatement suivie se retrouveront immergée dans une société de consommation aux tentations de confort si convaincantes que, vingt ans plus tard, il sera bien difficile de croire que les même personnes avaient été, peu de temps avant, traversées par quelque velléité révolutionnaires. **Cela eut pour conséquence d'installer une large part des élites de gauche dans un mode de références plus ou moins schizoïde dont elles ne se sont, jamais, depuis le temps, départies.**

Les Think Tanks n'ont pas eu de mal non plus à découvrir que pour toutes ces personnes, créatifs culturels et autres bourgeois bohèmes enrichis et bien pensants, que ce qui importait finalement se réduisait au problème de la « posture » et du « discours inversé » (je défend les valeurs que je n'applique pas dans ma vie réelle). Dans ce contexte d'extrême fragilité conceptuelle, il fut ensuite aisé de constater que quelques îlots idéologiques subsistaient, auxquels on se tenait d'autant plus cramponné, que la plupart des idéaux d'hier avaient été balayés joyeusement par vingt ans de libéralisme intrépide. Si l'on voulait manipuler ces personnes, il fallait absolument jouer sur ces valeurs refuges autour desquelles s'attardait un consensus volontiers affiché à fleur de peau. **Deux de ces valeurs, connexes l'une vis-à-vis de l'autre, sont le fascisme et les valeurs antidémocrates de l'extrême droite, et par ailleurs l'antisémitisme, en y incluant d'ailleurs le discours antisioniste.** Il semblerait bien que pour la plupart d'entre nous, Hitler, le nazisme, la Shoah ou l'antisémitisme soit encore les références intangibles du « Mal Absolu ». **Hélas, aussi odieux soient ces désastres, en effet absolus, ils ne sont que l'arbre qui cache la forêt d'une infinité d'autres désastres aussi dévastateurs et définitifs et dont nous partageons chaque jour la responsabilité.**

Celui qui prend le temps de parcourir au jour le jour la presse nationale ne pourra que constater l'utilisation massive de ces arguments, le plus souvent fallacieux, mais qui n'en font pas moins, du point de vue des Think Tanks industriels et financiers, « leur petit effet » sur l'opinion. **Il suffit que surgisse une personne qui, à la fois exerce une critique cohérente du système en place et refuse dans le même temps de rejoindre un mouvement social ou politique consensuel et tout à coup cette dernière se retrouvera « diabolisée », si possible en rapprochant sa critique, même au forceps, d'une référence antisémite ou droitiste.**

Pour dire les choses autrement, on remarquera que ce « piègeage » ne s'exerce généralement que sur les personnes qui exercent une **critique « sur le fond »** et qui remettent directement en question **l'économie capitaliste, spéculative et mondialisée**. Engager un débat sur cette question est actuellement, d'un point de vue général (politique, médiatique, institutionnel) absolument impossible. Toutes la masse critique qui circule par ailleurs, à foison, dans le système ne concerne uniquement que des questions **de « formes de l'existant »**. La maison est construite, fut-elle dressée au-dessus du précipice, ce qui importe donc c'est de déterminer de quelle couleur on peindra sa façade. Il est explicitement interdit d'évoquer son lieu d'implantation.

Les Think Tanks sont parvenus à laissé penser à la majeure partie des classes instruites qu'elles auraient tout à perdre à quitter le système proposé et qu'en cas de refus, non seulement leur âme perdue ne leur serait pas restituées, mais qu'en plus elles perdraient immédiatement le peu d'acquis matériels accumulés, ainsi que ce petit brin d'arrogance, de supériorité qui les distingue encore de « ceux d'en bas ». **Cela explique en partie pourquoi, dans un très grand nombre de cas, les véritables décideurs n'ont aucun besoin d'exercer directement une quelconque directive. L'autocensure et la connivence implicite suffisent.**

De fait nous nous retrouvons en France, à l'instar des Etats-Unis ou du Royaume-Uni, pris dans une dialectique étroite de **bipartisme politique**, ou les deux partis en présence (l'UMP et le PS par exemple) **n'ont aucune différence sur le fond mais uniquement des différences sur la forme**. Dans ce contexte, toute l'attention des médias doit être uniquement concentrée sur ces questions de formes qui sont montées en épingle alors que les enjeux, sur le fond, sont absolument nuls.

En dernier lieu, il ne reste plus, pour le capitalisme libéral, que deux adversaires en lice, l'extrême gauche et l'extrême droite. Or l'extrême droite, nous l'avons vu, possède un pouvoir de repoussoir (le Mal Absolu) dont d'ailleurs, la plupart des partis consensuels ont su tirer profit selon les enjeux politiques de l'instant. L'extrême gauche pose d'autres problèmes aux Think Tanks. En effet, historiquement cette mouvance a profondément influencé les classes instruites et même une partie des élites politiques encore active aujourd'hui (A l'instar d'un Lionel Jospin et de beaucoup d'autres) – la diaboliser, notamment d'un point de vue affectif et sentimental, est plus difficile (cf. « Arlette hippie » d'Alain Souchon). Les nostalgies gauchistes et libertaires, bien que tués avec pudeur et prudence, sont sans doute encore bien vivaces.

Pour ramener ces personnes dans le rang nos petits penseurs de génie ont donc mis au point une stratégie. **Premièrement**, laisser s'exprimer pleinement les opinions de l'extrême-droite, notamment dans tous les domaines où cette dernière exerce des critiques qui, sur la forme, peuvent se rapprocher des critiques de l'extrême gauche (par exemple la critique de la gouvernance et des élites). **Dans un second temps**, établir un rapprochement explicite, le plus médiatique possible, entre les critiques des uns et des autres et proposer l'opinion selon laquelle les tenants de l'ultra-gauche anticapitaliste tiennent des propos droitistes réactionnaires et antidémocrates et créer ainsi, chez ces derniers, un phénomène de stupeur, de honte confuse, de trouble, propre à les marginaliser et à les réduire au silence par l'autocensure. Un exemple parmi tant d'autres, il est devenu impossible d'afficher haut et clair (à l'instar de l'iconoclaste Jean-Luc Godard) des critiques antisionistes, fort répandues il fut un temps dans l'extrême gauche, parce que ces dernières sont immédiatement déplacées et réinstallées dans le cadre contextuel de l'antisémitisme.

Le tour de passe-passe fonctionne actuellement fort bien – un point de plus pour les petits génies qui empochent au titre des bénéficiaires collatéraux un ultime prime : l'extrême-droite, si ce n'est ses quelques velléités de gouvernance et de préférence nationale ou de répression drastique de la délinquance, n'est en rien anticapitaliste. Ce n'est donc pas un adversaire réel des partis consensuels, seulement un habile épouvantail qui sert à manipuler la sensibilité historique des populations. La preuve en est qu'un nombre important de ces prétendus « droitistes renégats » savent aussi donner leur vote aux partis consensuels de droite quand ses derniers concèdent un petit effort supplémentaire...

Dans ce contexte, où comme le dit la sagesse populaire, un cochon n'y retrouverait pas ses petits, il est chaque jour nécessaire de réaffirmer avec clarté notre cadre d'expression afin qu'il ne se prête, de moins en moins, au grand recyclage Think Tank.

Premièrement, même si cela devient chaque jour un peu plus évident, nous devons comprendre que les moyens d'action des forces libérales mondialistes dépendent à plus de 80% de la manipulation des foules, et parmi celles-ci, des élites en poste de décision. **Notre système entier repose sur un art consommé du mensonge.** Ceux qui subissent ces pressions – journalistes, élus, chefs d'entreprises, etc. – sont bien sûr les premiers à les minimiser. D'une part il existe une certaine honte à se sentir constamment manipulé par plus fort que soi, et d'autre part, pour certains autres, ces pressions se traduisent finalement en numéraires qu'il est bien difficile de refuser : mieux vaut être berné et à l'abri du besoin que berné et allocataire du RMI.

Si nous voulions faire preuve d'un peu de courage, nous devrions chacun à notre tour, à l'endroit exact où nous trouvons dans la chaîne sociale – A l'usine, dans mon bureau d'étude, dans mon théâtre, mon laboratoire, a la maison etc. – nous poser la question de savoir en quoi cette manipulation et ce mensonge global nous concerne.

Pourquoi ai-je envie, à titre personnel, de croire plutôt ceci que cela ? Que me dit mon intuition ? Quel est mon sentiment de la situation ? Quels intérêts suis-je amené à servir afin de gagner ma vie ? En gagnant ma vie, ne suis-je pas en train de ruiner celle de milliers d'autres personnes ? Qu'implique humainement mes gestes les plus évidents : ceux de faire mon plein d'essence, d'acheter une télé chinoise, un téléphone indonésien, à demander sans cesse que l'on tire vers le bas des prix de services qui hier, faisaient vivre des centaines de gens autour de moi, peut être des amis, de la famille ? Combien coûte ce jeu stupide du petit

confort – pour mes enfants à venir, pour le peu de terre qui m’entoure encore ? Pourquoi suis-je incapable (Suis-je incapable ? et par qui ?) de voir ce qui se passe sous mes yeux, ici même, sous ma fenêtre, et tout autour de moi ?

Alors que chaque semaine nos médias se gargarisent, autour de quelques évocation de la résistance nationale au nazisme, des quelques justes qui sont parvenus à surnager sur un océan de veulerie en furie, comment peut-on imaginer que l’émergence de ces quelques combattants du cauchemar ait-pu intervenir sans l’inconfort extrême d’une « insurrection des consciences » (pour reprendre l’expression de Pierre Rabhi) ? Une simple et silencieuse prise de conscience individuelle ? Et comment pourrait-il en être autrement ? On ne peut décemment pas prendre des risques insensés, sans espoir de reconnaissance, sans l’illusion d’un enrichissement immédiat, que par la grâce d’un esprit clarifié faute, sans doute, d’être serein. A la recherche du plus petit dénominateur commun à chacun de ces actes, on ne peut trouver qu’une simple prise de conscience : **Un homme, une femme, se lève un beau matin en accord avec lui(elle)-même, avec ce qu’il (elle) ressent, avec la conviction profonde qu’on le (la) force cruellement à devenir un personnage odieux dans lequel il (elle) ne se reconnaît plus.**

Je connais désormais par cœur la réaction des uns et des autres vis-à-vis de ces affirmations – « Comment pouvez vous comparer la vie d’aujourd’hui et un temps de guerre et d’exterminations massives ? ». **Seulement parce que nous sommes en guerre et en période d’exterminations massives** (35 000 morts de faim par jour).

C’est justement pour cela que nos médias nous resservent jusqu’à plus soif les « formes ostensibles du conflit mortel de la seconde guerre mondiale » - les chars, les avions, la bombe, les uniformes, les morts à terre, les portes des camps qui s’ouvrent soudain sur l’abomination – tout ce que vous ne verrez pas cette fois-ci (du moins pas encore). L’arbre qui cache la forêt.

« La guerre est la continuation de la politique par d’autres moyens » (Carl Von Clausewitz), à quoi il faut répondre ce à quoi nous nous refusons encore de croire **« Le libéralisme est la continuation de la guerre par d’autres moyens »**, et surtout d’autres formes, celles proposées par nos petits génies des Think Tanks : du soft, encore du confort et infiniment de mensonge, de la « guerre propre » en passant par la « menace terroriste » et « l’ultra gauche conservatrice » de Nicolas Sarkozy.

Dans ce contexte, il n’existe sûrement pas un nombre infini de posture possible et l’une d’entre elle me semble fondamentale : **la reconnaissance de l’état de guerre.** Si le mot « guerre » peut en choquer certains, qu’ils en changent, mais qu’ils ne renoncent pas pour autant à la fameuse prise de conscience dont il est question – cela est devenu, d’un point de vue psychologique une question de survie. Dans le cas contraire, vous refuserez à ce point d’y croire qu’il vous arrivera probablement ce qui est arrivé aux milliers de gratte-papier qui travaillaient joyeusement dans les Twin Towers. Bien confortablement assis, un café ou une bière à la main, dans une maison ou un bureau brassant doucement son air conditionné, vous regarderez sur votre écran télé ou internet « ce qui se passe » soit disant à l’extérieur, jusqu’au moment d’incompréhension totale, de panique viscérale où vous comprendrez, trop tard, que le petit monsieur ou la petite dame qui vient de se jeter du cinquantième étage et qui tourne dans l’air comme une petite feuille d’automne c’est vous. Vous étiez l’acteur d’un film époustouflant de suspens et de rebondissements et vous n’en saviez rien – vous n’aviez pas envie de le savoir. **La mort, stupide et odieuse, de ces quelques milliers de gens ordinaires est l’annonce de toutes nos morts à venir.**

Les premières civilisations antiques, mésopotamiennes, grecques ou égyptiennes, basées sur la maîtrise des arts militaires, les techniques, l’agriculture et l’élevage, les religions patriarcales, la hiérarchie ont réussi le premier tour de force de couper en quelques siècles les rapports directs entre nature et groupes humains. Ces derniers furent dès lors pris en otage : Ils devaient servir la cité (aussi injuste ou inique soit-elle) dans l’impossibilité de survivre par leurs propres moyens. Aujourd’hui, une nouvelle fracture est en marche – **On cherche délibérément à couper chaque individu des réalités immédiates en intercalant entre lui et le réel un nombre de filtres de plus en plus efficaces** (la loi, les institutions, l’argent, les écrans, la propagande et le mensonge etc.). Non seulement nous vivons dans une totale dépendance vis-à-vis de notre environnement économique libéralisé, mais ce dernier fonctionne également en secrétant une sorte de « poison de l’oubli » dont nous sommes également devenus des « addicts », faute d’être des adeptes consentants. Il est probable que cette addiction nous sera fatale et il faut comprendre à quel point celle-ci est fondamentale pour les lobbies contemporains qui, en la maîtrisant, contrôlent chacun d’entre nous. Exit la police politique, les rafles et les arrestations massives, les stades ou les vélodromes, et les camps d’internement. Cela coûte trop cher. Vous serez internés chez vous, à domicile, et c’est vous-même, manipulé par une habile propagande, qui demanderez l’installation des caméras vidéos, des postes de garde, des patrouilles de vigiles, et autres tartufferies biométriques.

Mieux encore, il n’y aura même pas d’évasion puisque tout le monde croira que les choses sont ainsi faites afin de les « protéger » des assauts extérieurs (nouveaux pauvres, délinquants, terroristes, les autres) alors qu’ils seront eux-mêmes prisonniers, réduits à l’impuissance, et terrorisés à l’idée de devoir un jour « rejoindre le monde ». Si vous possédez un diplôme équivalent à Bac + 4 et que vous gagnez actuellement plus de 4 000 euros mensuels, voilà votre destinée toute tracée : une joyeuse vie confortable où vous assisterez à votre mort en direct, si possible en print time.

Reste qu’avant ce jour funeste où vous courez le risque, pour le moins, d’être englouti à jamais, vous aurez à combattre un autre mal galopant : celui de la folie. Il est possible que vous y résistiez un moment et que votre égo surentraîné puisse trouver, quelque temps encore quelque stratégie du déni. Si le monde souffre, le monde n’étant qu’une seule et même pièce, vous souffrirez avec lui. **En réalité, rien n’est à part, rien n’est extérieur ni intérieur et chaque partie du monde s’articule avec toutes les autres selon un schéma d’une complexité inimaginable.** En conséquence de quoi vous serez associé à cette souffrance globale. Si votre

cerveau gauche (le rationnel et l'égotiste) refuse d'en prendre acte, celui de droite (le global, l'intuitif), lui, s'en souviendra. Peut être votre corps sera-t-il là pour vous rappeler que, bon gré mal gré, vous appartenez en premier lieu à une espèce vivante, et donc fragile, et en dernier lieu potentiellement mortelle ? A moins que votre esprit se refuse plus longtemps à pratiquer une schizophrénie forcée et que tout à coup, il vous fasse basculer en un rien de temps dans la dépression, ou la folie ordinaire.

Accès temporaire de pessimisme de ma part ? C'est encore une pathologie bien légère par les temps qui courent. Mais pourquoi autant de personnes, en France comme dans tous les pays développés ou non se résoudraient au suicide ? Pourquoi absorberions-nous autant d'anti dépresseur et de calmants, pourquoi nos enfants sont irrémédiablement attirés par l'alcool, les drogues dangereuses ou les décharges de violence gratuite ? Il faudra bien trouver quelques raisons et c'est à chacun de commencer à y répondre.

C'est pour l'ensemble de ces raisons que « reconnaître » l'état de guerre mené contre la plupart des habitants de cette planète et contre le vivant de façon général, est une question de survie psychologique pour la plupart d'entre nous, et notamment ceux qui, aujourd'hui encore, développent des trésors d'imagination pour afficher « leur bonne santé ». De mon point de vue, les personnes qui, aujourd'hui, affichent ce type de posture et clament haut et fort leur « normalité » et leur soit disant « joie d'être bien portant », sont, à quelques exceptions près, les personnes les plus dangereuses qui soient. Chez eux la force de déni est devenue pathologique et il est probable qu'ils disparaîtront sans en avoir changé. Il y a, bien heureusement, dans chaque peuple, un certains nombre de sages et de personnes bénéficiant d'une résistance mentale authentique, mais hélas, **mais** depuis quelques dizaines d'années, il est bien rare de les retrouver à des postes de décision importants.

Admettre que l'on est « en guerre » modifie profondément les perspectives. Bien plus encore qu'en 1939, nous vivons « la drôle de guerre », une sorte de temps surréaliste où rien ne se passe en apparence et où l'industrie du divertissement bat son plein et emplit nos têtes douloureuses de milliards de sons et d'images chatoyantes. Attendre, qu'il est doux d'attendre ! Pour être plus exacte encore devrions-nous reprendre le vocable anglais pour « drôle de guerre » - « Phoney war » qui induit les sens de tromperie, d'imposture, et de fumisterie.

Car admettre cette vérité est la seule façon de nous déssiller les yeux dans l'enfumage massif auquel nous sommes confrontés. Certes la décision n'est pas confortable et les mots eux-mêmes font peur. Sans doute, mais la catharsis est à ce prix. **Je pense, comme Paul Ariès semble le croire aussi (Journal la Décroissance n°69) que face à un tel bombardement médiatique tout aussi mensonger que dramatisé et manipulateur, les populations pourraient ressentir bientôt, à large échelle une sorte d'effondrement psychologique d'une gravité extrême.**

Une personne qui a compris qu'on en veut directement à sa vie est une personne tout à coup différente. Voilà des milliers d'années que notre espèce a développé des capacités et des stratégies afin de supporter le danger et d'en combattre les effets. **Encore faut-il que le cerveau, le cœur et le corps soient dûment informés de ce qui se passe.** Une fois que cela est fait, nos systèmes d'analyse se mettent en alerte, nous devenons plus habiles à dénouer les intrigues qui nous entourent, les ruses de nos adversaires, et nous parvenons à y répondre selon nos moyens. Il nous faut aussi, impérativement, faire un point personnel sur nos aptitudes innées à la panique. Les plus courageux sont rarement ceux que l'on pense. A un certain stade de dégradation de l'ordre général, il est extrêmement facile de « perdre le contrôle » et de subir frontalement les événements. Mieux vaut, en effet, savoir un peu qui l'on est : peut être un brave type, mais aussi peut être un lâche ou un monstre ordinaire, le plus souvent les trois à l'état potentiel. En un mot comme en cent, il est temps de s'intéresser à soi-même afin d'approcher l'essentiel de notre personnalité, la vraie et non celle que l'on vous demandait de développer. De même qu'il est temps de se donner les moyens de comprendre ce qui se passe et quels sont les enjeux réels des vastes manœuvres économiques et financières auxquelles nous assistons, hypnotisés et passifs.

Pour cela, pas la peine d'avoir un bac plus cinq en études géopolitiques ni de passer trois heures par jour sur Internet. Cela serait probablement la pire des choses, le meilleur moyen de se retrouver encore sous influence. D'autres méthodes sont infiniment plus simples et plus efficaces. Celles justement, dont a tout fait pour vous détourner : **observer ce qui vous entoure avec minutie.** C'est un travail de base, mais je me rends compte tous les jours que plus personne ne prend le temps de l'accomplir. Ceci tout simplement parce que nous avons été « programmés » pour « glisser » instantanément. Plusieurs fois par jour il serait possible de se réveiller mais presque immédiatement nous avons une « réponse » toute prête pour stopper net le petit stress de l'éveil : un téléphone portable, un Iphone, une cigarette, une petite douceur, une lecture, un poste télé ou une quelconque « envie pressante » de tout et de rien.

Que se passe-t-il dans mon quartier ? Qui sont ces enfants et que font-ils ? Pourquoi ce magasin a-t-il fermé ? Et celui-ci ouvert à sa place ? Pourquoi vais-je dans ce supermarché plutôt qu'ailleurs ? D'où viennent tous ces produits que l'on me propose ? Pourquoi coûtent-ils si chers ou si peu chers ? Comment vivaient nos parents ? Nos grands-parents ? Comment ont-ils pu vivre autrement et survivre à plusieurs guerres ? Que et comment vivent mes voisins les plus proches ? **La question n'est pas de s'étourdir de questions, qui par définition pourraient être illimitée quant à leur étendue, mais de « laisser passer » quelques unes d'entre elles, celles dont vous repérerez qu'au moment de leur venue vous avez aussitôt senti un « petit malaise ».** Il faut préciser ces choses parce que certaines personnes qui ont déjà développé des personnalités intériorisées et mentalisées ne gagnent rien à compliquer un peu plus leur vision du monde. Je connais plusieurs de ces personnes qui semblent tout savoir et tout connaître, ou s'inquiéter de tout, mais c'est encore et toujours un « écran de fumée » posé entre le réel et leur personnalité profonde. L'attitude dont je parle ressemble plutôt à une sorte de **méditation active.** Dans la méditation passive, la

personne s'arrête physiquement de se mouvoir et grâce à cette immobilité peut relâcher son mental et devenir son observateur, regarder les idées arriver et s'en aller, ressentir les tensions du corps, découvrir quel genre d'obsessions l'habitent etc..

Il existe une autre posture qui consisterait à relâcher pareillement l'esprit, chaque fois que cela nous est possible, en vaquant à nos tâches quotidiennes : voilà, chaque jour je fais à peu près les mêmes gestes et j'accomplis une sorte de journée modèle, mais aujourd'hui je vais prêter attention à cette petite portion de mon temps – Qui sont ces personnes dans le tramway ? Que sont ces nouveaux bâtiments sur mon trajet ? Comment vont mes collègues de travail ? Il sera aussi difficile de soutenir votre détente dans ce cas que dans le cas d'une méditation assise, peut être même plus. **Il vous faudra alors vous souvenir que vous êtes « en guerre » et que l'essentiel des dangers auxquels vous êtes exposés a été banalisé.** Banalisé même à un tel point qu'il réside essentiellement dans vos gestes les plus habituels, ceux auxquels vous ne prêtez plus jamais attention. C'est le point essentiel de la « phoney war » à laquelle on vous a invité à votre insu – un art fabuleux de la dissimulation.

Cela pourrait presque évoquer l'art japonais de la **thérapie Naikan**. Elle est d'une si redoutable simplicité que l'on ne s'étonnera pas de l'indifférence totale que l'occident lui a réservée ! En France, alors que l'on trouvera des dizaines d'ouvrages sur l'art difficile de rouler des sushis au thon (en voie de disparition) ou de saumon (d'élevage et transgénique), ou encore plus difficile de tailler les arbres à la façon des moines Zen, on ne trouve à ma connaissance qu'un seul minuscule livre sur cette technique (**la Pratique du Naikan de Takao MURASE ed. Exergue – la Pierre d'Angle**). En résumé, cette technique consiste à prendre le temps chaque soir de poser ce qui a été fait dans la journée, en partant du point fondamental selon lequel nous devons notre simple présence à notre mère. Puis, il faut alors poser combien de personnes ont œuvré pour nous afin que cette journée se passe bien, que nous la vivions bien (et dans le pire des cas, que nous y survivions) et, en contrepartie, ce que nous avons fait nous-mêmes pour les autres. Il faut toutefois un peu de conscience pour accomplir ce bilan puisque il faut s'attacher surtout à ce qui s'est « véritablement accompli » et non rebâtir une sorte de fiction accommodante. Les questions à se poser sont bougrement simples – Qui a veillé sur mes enfants aujourd'hui ? Qui les a éduqués ? Comment se fait-il que je puisse trouver sur ma table toutes ces nourritures ? Qui est venu déposer du courrier dans ma boîte ? Comment se fait-il que si j'ouvre le robinet l'eau coule, que si j'actionne l'interrupteur la lumière est là aussitôt, et ainsi de suite. On découvrira alors que l'on dépend en effet, pour les moindres choses, d'une armée de personnes, qui veillent tant bien que mal, sur notre bien-être et notre confort. On découvrira aussi, qu'à de rares exceptions près, nous ne renvoyons quasiment jamais ces bienfaits. Nous les tenons pour des faits acquis et définitifs – « parce que je le vaux bien » ou simplement « parce que j'ai payé », la phrase écran caricaturale. **Cette technique du Naikan permet à terme de dégager un « sentiment de gratitude générale » à partir de laquelle on peut reconstruire une personnalité plus juste.**

Mais cette technique pourrait aussi s'envisager de façon plus large. Le fait d'établir un rapport direct entre son confort, ses gestes les plus simples, et l'environnement dans lequel ils s'inscrivent est un acte fondamental. Et peut être le seul acte qui vaille encore d'être accompli parce qu'il pourrait bien nous amener, à son rythme, à une extraordinaire prise de conscience individuelle.

Si je passe sur mon portable un simple petit coup de téléphone, ne puis-je pas accompagner ce geste d'une petite réflexion ? Aurais-je pu me passer de ce coup de téléphone ? Ai-je vraiment quelque chose d'important à dire ? Comment a-t-on fabriqué cet engin ? A partir de quelles composantes ? Où l'a-t-on fabriqué ? Dans quelles conditions ? Et qui a du accomplir ce travail et à quel prix ? Pour ces quelques mots futiles j'utilise ni plus ni moins des dizaines de relais, sont-ils dangereux pour ma santé ? Celle des autres ? Ma communication utilise même un satellite, une masse de technologie de plusieurs tonnes qui tourne à quelques milliers de kilomètres de la terre – Comment se fait-il que l'on doive utiliser une telle débauche de moyens afin de je puisse demander à mon fils si je lui ramène des yaourts caramel ou d'autres au chocolat ? En accomplissant ce simple geste, suis-je en train de porter préjudice à quelqu'un, à quelque chose ? Cherchez l'erreur.

Et bien entendu, à moins d'être totalement idiot, vous aurez vite fait de la trouver. Pourquoi croyez-vous que la communication actuelle, notamment celle auprès des jeunes, soit presque exclusivement axée sur l'image ? Car elle vous dispense en partie de vous focaliser sur autre chose. Sur, justement, tout ce que vous ne voyez pas et qui concerne aussi l'objet que l'on vous montre. Un peu, comme nous le dirait les maîtres Zen, en prenant le doigt qui nous montre la lune pour la lune elle-même.

A grands maux, remèdes minuscules. Le Tao Te King nous dit que « gouverner un grand pays est comme faire cuire un tout petit poisson ». Gouverner nos vies et le vaste empire de nos névroses, de nos frustrations, ou de nos blessures narcissiques n'est pas différent. Le diable est toujours dans les petites choses et les détails les plus infimes. **Il nous faut donc opérer un retour forcé vers le réel des choses les plus prosaïques et comprendre combien aujourd'hui ce que nous supposons être le réel est une sorte de fiction mensongère, orchestrée par les différents pouvoirs qui ont un intérêt immédiat à nous endormir et à nous bernier.**

Remettons justement les choses en perspective puisque le pouvoir actuel semble montrer un goût immodéré pour l'histoire récente de la France et sa sacro-sainte « résistance française ». Souvenons-nous que faire une décision en ce temps, malgré l'évidence de la guerre, ne dut pas être une chose facile. Dois-je adhérer aux thèses de l'état « légitime » ? Est-il vraiment légitime ? Dois-je croire ce que dit ce général en exil ? Que fait-on de ces personnes que l'on arrête partout sous mes yeux – Tziganes, juifs, opposants ? N'est-on pas en train de me bernier et de me manipuler ? Qui a raison ? Dois-je choisir un camp et défendre physiquement mes idées ? Pas plus qu'il ne faut oublier que les personnes qui s'opposèrent frontalement au nazisme furent très clairement appelés « **Terroristes** », en conséquence de quoi ces derniers furent arrêtés, torturés sauvagement, déportés ou

fusillés, selon des méthodes que nous connaissons tout autant aujourd'hui, dans de nombreux pays du monde, et sous une forme édulcorée dans notre propre pays.

La situation d'aujourd'hui est différente en cela qu'il nous faut affronter avant tout une guerre économique. Les actes de guerre qui en résultent sont avant tout, dans nos pays, psychologiques et propagandistes. Par ailleurs, nous devons constater la « dématérialisation » de l'adversaire. Ici pas d'armées nazies ni de bruit de bottes. Les adversaires que nous avons à affronter sont introuvables. Ils siègent paisiblement dans des bureaux luxueux aux quatre coins de la planète, et aucune de leurs décisions ne se traduit par un passage à l'acte immédiat et spectaculaire. **Selon un principe d'inversion maintenant repéré, ces derniers agissent uniquement dans le cadre du droit international.**

Pour la plupart d'entre nous, le droit évoque une sorte de légitimité irrévocable. En réalité, ce droit n'en est pas un. Logiquement le droit est soumis à la volonté populaire par l'intermédiaire des corps législatifs élus du territoire concerné (France, Europe etc.). Hélas, dans le cadre de la mondialisation, l'arsenal juridique surgit d'institutions (comme la fameuse OMC, l'Organisation Mondiale du Commerce, actuellement gouverné par un français, le très contestable Pascal LAMY) dont aucun des membres, non seulement, n'est élu mais dont la plupart sont de purs produits des grandes officines privées de la finance et de l'économie mondiales. Ce nouveau droit est donc coopté par les institutions légitimes de chaque pays, qui, dans la plupart de cas, n'ont pas les moyens de refuser ces offres intéressées, sous peine d'être exclues des grands circuits de la mondialisation. En dernier lieu, ces acteurs politiques, en général des ministres d'état, font tout pour que ces orientations n'apparaissent pas brutalement au grand jour (**confère le fameux AGCS, « l'accord général sur le commerce des services », ratifié par la France lors de l'accord de Marrakech en 1994**) car ils en mesurent parfaitement la portée, destructrice à long terme, et l'impopularité qui en résultera. Nous voilà donc confronté à une offensive généralisée, les généraux décideurs sont partout et nulle part, qui avancent et planifient de façon savamment masqués, soutenus et dissimulés par un enfumage médiatique sans précédent dans l'histoire du monde, et se parant de tous les attributs d'une légitimité juridique internationale soi-disant incontestable (en tout cas son arsenal répressif, par le bras séculier des états et du droit privé, fonctionne) qui a été en réalité extorquée par force ou tout bonnement achetée par de puissants lobbies.

Dans les années soixante, les économistes libéraux américains exprimaient très clairement leur crédo pour le futur immédiat : les états ne doivent plus intervenir dans la gestion de l'économie. Le plus fort est sans doute qu'ils soient parvenus à leurs fins sans que la plupart des peuples ne puisse s'en rendre compte avant qu'il ne soit trop tard. En France, plus qu'ailleurs, les discours restent attachés à la puissance de l'état, à la sauvegarde des institutions et à la confiance dans le politique. Serions-nous le peuple le plus sot de la planète pour ne pas comprendre ce qui s'accomplit sous nos yeux ? Ces discours, tout comme les postures qui en résultent, ne sont plus adaptées, depuis très longtemps, au cynisme des réalités.

Afin de conclure ce texte, il me faut revenir aux considérations qui l'ont ouvert : L'inversion qui consiste à stigmatiser une certaine frange écologique, notamment celle qui accorde une certaine importance à la question spirituelle, sujet tabou sous nos latitudes, où dominant la grande secte des anti-sectaires (Catholiques, laïques staliniens, beaux penseurs bobos parisiens et technocrates robotisés).

Les références spirituelles de l'écologie font bien entendu référence soit à des systèmes anciens (avant la suprématie des cités mésopotamiennes, de la Grèce antique, puis de Rome, puis du christianisme), soit à la culture de populations aujourd'hui marginalisées, tels les derniers peuples chasseurs cueilleurs de la planète. Il existe donc, et ce n'est que justice, un nouveau regard sur ces univers que nous avons défini pendant des siècles comme barbares et païens.

Je dois dire à ceux qui adorent terroriser les quidams moyens en prétendant que ces écologistes « rêve de faire revenir tout le monde au Moyen-âge », qu'ils sont bien aussi bêtes qu'ils en ont l'air.

Le Moyen-âge ne nous intéresse guère. Cette période est dominé par l'arrogance des castes guerrières et latinisées, instaurant ce fameux ordre féodal où le peuple est minoré, dominé par la force tant par les autorités séculières que par celles émanant du christianisme triomphant. C'est un ordre patriarcal, hautement hiérarchisé, violent, volontiers cruel et inhumain dans l'application de la justice. Cela ressemble en fait beaucoup à aujourd'hui où une petite caste économique richissime essaie d'imposer à tous les peuples un nouvel ordre absolu en usurpant les droits légitimes de toutes les institutions nationales pré-existantes. La crétinerie des clercs catholiques d'autrefois, zélés et fanatiques, a été efficacement remplacée, par une crétinerie à l'identique exercée par la caste scientifique, la caste médiatique et la caste technocratiques des grandes écoles, qui exercent sur le peuple une pression dogmatique quasi absolue, et qui se résolvent finalement à toutes les compromissions dans l'espoir de conserver un statut de toute-puissance qu'elles devinent fragile et, de toute façon, usurpé.

Le plus heureux pour ces personnes étant qu'historiquement nos pays comptent encore parmi leurs populations une frange politique où cette crétinerie est élevée au rang d'institution suprême : l'extrême-droite (Je parle de celle des militants, et non des dirigeants pour qui cette stupidité n'est qu'un moyen pour parvenir à leurs fins, dominer et encore dominer.). Cela permet un joyeux ballet de postures effarouchées, un courant ininterrompu d'invectives et de stigmatisations qui font les belles heures des médias. En effet, ces échanges occupent sur nos différents écrans, une place tout à fait usurpée, elle aussi, qui permet, d'une part, de faire croire aux populations qu'un élu de droite serait moins dangereux qu'un élu de l'extrême-droite et d'autre part, permet

d'occulter les discours de personnes ayant véritablement quelque chose à dire concernant la situation actuelle. Du bel ouvrage, n'en doutons pas.

Voilà donc pour le Moyen-âge, vous pourrez vous le garder.

Si l'écologie spirituelle parvenait à faire ses preuves, ce serait plus certainement en se référant à la mentalité des **chasseurs-cueilleurs** de tous les temps. En effet, c'est le seul mode de vie qui n'ait jamais été durable puisqu'il existait aussi sûrement il y a plusieurs dizaine de milliers d'années qu'il existe encore aujourd'hui dans quelques rares endroits du monde. Le record de longévité est absolu et ne sera jamais battu. Babyloniens, Egyptiens et autres mayas peuvent aller se rhabiller. Plus stupéfiant encore, les peuples chasseurs-cueilleurs qui ont disparu n'ont quasiment laissé aucune trace, laissant la terre dans l'état où ils l'avaient trouvée. **Un sans faute.**

Dans cette quête de sens et d'antériorité, l'écologie spirituelle est bel et bien forcée de redécouvrir les anciens systèmes spirituels « païens ». En effet, il faut se résoudre à l'admettre, aucun groupe chasseur-cueilleur n'a jamais été catholique, protestant, judaïsant ou islamisant, ni même bouddhiste. Ce n'est sans doute pas un hasard, car chaque fois qu'un groupe a accepté de se convertir à l'une de ces fois, cela s'est globalement soldé par l'abandon de leur ancien mode de vie et à terme par leur disparition pure et simple. On ne saurait être plus clair. Nos systèmes spirituels actuels n'ont aucune place pour des peuples pratiquant ce mode de vie. Ils ont accepté, chacun à leur façon, des modes de développement des civilisations qui détruisent automatiquement les conditions naturelles nécessaires aux chasseurs-cueilleurs.

Pour les éco-spiritualistes, il est donc important de comprendre en quoi les mentalités de ces peuples ont différé des nôtres. Quelle culture ont-ils mis en place pour qu'en leur compagnie le potentiel naturel de la terre n'ait pas été entamé et qu'en notre présence l'existence ait presque invariablement tourné au massacre et la gabegie ? Voilà ce qui est important de savoir. Et les réponses en sont finalement assez simples. Ces peuples ont développé leur culture autour de figures archétypiques tenant compte de l'ordre naturel véritable, et par ailleurs, ils ont entretenu avec elles des rapports extrêmement profonds, notamment par la pratique de rituels puissants à base de danse, de transe, ou d'état modifié de la conscience. Le lien fondamental humain – nature n'a jamais été interrompu. Les lois de la nature ont été observées scrupuleusement et respectées, ce qui explique la pérennité de ces constructions culturelles sur des périodes excessivement longues. En dernier lieu, ces « lois naturelles » ont toujours inspiré auprès de ces peuples un respect du féminin (et du sacré féminin) qui les distingue de façon quasi immédiate de toutes les cultures dites « civilisées ».

Il n'est pas question pour autant de faire ici une sorte d'apologie du bon sauvage. Ces populations ont fait, ici comme ailleurs, l'expérience des faiblesses humaines, de l'intolérance, du refus de l'autre, du fanatisme ou de la violence. Les modes de vie adoptés ont, par ailleurs, toujours été marqué par une certaine forme de dureté, cela n'échappe à personne. Toujours est-il que, de façon tout aussi incontestable, les modalités de cette humanité n'ont pas remis en cause la survie de ces peuples et les conditions naturelles qui en avaient permis la pérennité.

Il est temps désormais d'évoquer l'intérêt de l'extrême droite pour les « cultures païennes ». Premièrement il est facile de constater trois choses :

- les sociétés païennes en question sont presque exclusivement postérieures à l'invasion indo-européenne (crypto-celte, germanique etc.) de l'Europe et postérieures à la grande mise en place des références patriarcales, pyramidales et militaro-technologiques.

- Ces sociétés ne sont évoquées que parce qu'elles sont aussi identifiées à des territoires particuliers (les gaulois, les germains, les baltes, les slaves etc.). Elles sont donc, tout bonnement, une argumentation nationaliste basique.

- Les références spirituelles retenues sont pour la plupart axées sur des figures archétypiques patriarcales et guerrières. Les figures féminines retenues ne sont que des figures tardives et patriarcalisées, elles aussi étroitement identifiées à une histoire nationale ou à un territoire historique. Quant aux références à la nature, elles ne sont présentes que pour idéaliser une sorte de dureté qui est censé justifier et légitimer la violence et la force des tenants de cette idéologie (« la violence naturelle du monde »).

En dernier lieu il ne faudrait pas exagérer le rapport extrême droite / Paganisme et nature. Certes, certains érudits de droite ont été de bons connaisseurs des paganismes anciens, notamment au début du 20^{ème} siècle, mais leurs travaux sont clairement orientés dans le sens d'une thèse nationaliste.

Les nazis, grande référence en la matière, ont certes utilisé massivement certaines images du paganisme germanique (mais exclusivement germanique) mais on sait aujourd'hui, par de nouveaux travaux d'historiens, que le goût d'Hitler et de ses proches serviteurs pour le sujet était finalement plutôt limité. Hitler a plutôt fantasmé autour des univers fictionnels graaliques, mêlant références païennes et christologie ésotérique, à la façon des œuvres wagnériennes. Il rêva surtout de la figure du « christ aryen » grâce à laquelle l'aventure chrétienne se serait définitivement dépouillée de toutes références judaïques, afin de replacer celle-ci dans la perspective d'une spiritualité purement européenne et blanche.

Il n'est par ailleurs pas nécessaire d'entamer de vaste recherches historiques pour constater que l'église catholique a été, presque partout et en de nombreuses occasions historiques, l'allié objectif des forces réactionnaires, nazies ou non. Le paganisme de l'extrême droite se révèle donc être, avant tout, un puissant outil de manipulation des foules, dans le cadre de l'exacerbation de l'identité nationale, caractéristique de ces mouvements, de Charles Maurras à Slobodan Milosevic.

Hélas, nos Think Tanks actuels semblent avoir compris combien nos références historiques s'étaient amoindries depuis quelques décennies, et donc qu'il était parfaitement possible aujourd'hui, dans un furieux climat de copié/collé et de mélange des genres, de nous faire prendre les vessies des chasseurs cueilleurs d'antan pour d'authentiques lanternes nazies. Rendre à César ce qui est à César semble être devenu, pour l'ensemble des éco-spiritualistes, une tâche aussi périlleuse que primordiale.